

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 46

Artikel: Lo tsin dè l'officier prussien
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188931>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

connaître la quantité d'eau qu'il faut ajouter aux esprits qu'ils désignent pour les transformer en eau-de-vie à 19° : un alcool dont 3 mesures ajoutées à 3 mesures d'eau, faisant 6 mesures d'eau-de-vie à 19°, était un esprit *trois-six*.

L'attentat.

Scène de famille à l'Académie française.

M. CAMILLE DOUCET. — Depuis quatre-vingt-trois ans que je fais partie de l'Académie française, j'ai contracté la douce habitude de remanier le Dictionnaire national. Tel que vous me voyez, j'ai changé dix ou douze fois la signification de la plupart des mots de notre langue, et j'espère que ce n'est pas fini.

M. LEGOUVÉ. — Camille a raison. Quand un mot a servi vingt ans, il est usé. Il en est de même des porte-plumes.

M. LABICHE. — Voyons, voyons, pas de discours préliminaires. Quel est le mot du jour ? Changeons vite sa signification et n'en parlons plus : je suis très pressé.

M. CAMILLE DOUCET. — Je vous proposerais : *attentat*. Ce mot est français et, d'ailleurs, il emprunte une douloureuse actualité à l'horrible événement du pont de la Concorde. Tout le monde a la parole.

M. LEGOUVÉ. — Ponsard a dit :

Un premier attentat couronné de succès
Est un chemin frayé vers les derniers excès.

Je vous proposerais donc cette définition : « L'attentat est un chemin frayé vers les derniers excès. »

M. RENAN. — C'est vague. J'aimerais mieux celle-ci : « L'attentat est l'action d'attenter. » Je sais bien que ça ne signifie pas grand'chose, mais ça contente le lecteur.

M. JULES SIMON. — Il me semble que l'attentat est une attaque violente dirigée contre un souverain, ou un président de la République, ou un ministre. C'est ainsi qu'on crie, sur les boulevards : « Attentat contre M. de Freycinet ! »

M. LABICHE. — Alors, à votre avis, mon cher collègue, le mot *attentat* signifierait : action de tirer un coup de revolver sur un pont. Il m'est arrivé une fois de sortir un revolver sur un pont, et je ne crois pas...

M. CAMILLE DOUCET. — Enfin, qu'est ce qu'un attentat ? Prenons un exemple : quand on tire un coup de fusil sur un perdreau et qu'on le manque, y a-t-il attentat ?

M. LABICHE. — Non, il y a simplement maladresse. Il n'y a attentat que si le perdreau est un ministre, comme le dit fort bien notre collègue, M. Jules Simon.

M. RENAN. — Je vous proposerais alors la définition suivante : « ATTENTAT, mot français dont la signification est indéfinie et qui varie suivant les années et les gouvernements. »

M. PAILLERON. — J'y ajouterai ce corollaire : « Il y a deux sortes d'attentats : l'attentat où l'on s'amuse, et l'attentat où l'on s'ennuie. »

M. CAMILLE DOUCET. — La discussion sur le mot *attentat* est close. Je proposerai maintenant le mot...

M. LABICHE. — Moi, je proposerai de nous en aller...

(La proposition de M. Labiche est mise aux voix et adoptée.) (Le Gaulois.)

Lo tsin dè l'officier prussien.

L'est prâo la mouda po lè z'étrandzi qu'ont prâo à rupâ dè veni per tsi no on eimpartiâ dâo tsautein et dè l'âoton po sè goberdzi dè vairè noutron pays qu'est tant bio pè pliace, et po lâi menâ onna viâ dè tsaropès. Sè vont mettrè ein peinchon dein cliâo grantès gargottès à dix, quienzè francs per dzo, iò rupont ein on part dè senannès cein que farâi la fortena d'on petit pàysan... Grand bin lâo fassè !

L'an passâ, dein ion dè cliâo cabarets dè pè lo Valâ, qu'étâi pliein d'étrandzi dâo défrou, lâi sè trovâvè on officier prussien et on comi-voyageu français. On dzo, tandi que tot lo mondo etâi ein trein dè sè repètrè, on gros bougro dè tsin eintrè dein lo pâilo iò goutâvont et va tot drâi sè mettrè découtè lo prussien.

— Ete à vo, cé tsin ? fâ lo comi voyageu, qu'étâi achetâ à coté dè l'officier.

— Oï, se repond l'autro.

— Eh bin, po on bio tsin, l'est on bio tsin, fâ lo français qu'avâi onna niaffe dâo tonaire et que dze-melhivè d'eimbètà on bocon lo tutche ; mâ, à cein que vâyo, l'a on défaut, et on grand défaut, que ma fâi l'est bin damadzo.

— Coumeint, on défaut ? fâ lo prussien.

— Et oï. L'est einfaratâ dè la moutarda ; et po on tsin dè cliâa sorta, cein est dandzerâo et vo faut vo veilli âo gran.

— Câisi-vo ! vo m'ein contâ quie de 'na balla. Vo volliâi vo fotrè de mè ?

— Diabe lo pas ! repond lo français ; l'est on conset d'ami que vo baillo, kâ cognâisso lè tsins et vayo bin cein qu'ein est.

— Aque ! ne m'eimbètà pas !

— Ah ! vo ne volliâi pas mè crairè ! Eh bin, volliâi-vo frémâ po dozè botolhiès dè champagne que voutron tsin refusè on bocon dè ruti po sè reletsi lè pot-tès avoué on eimbardouffâie dè moutarda ?

— Se frémâvo, vo pédrâ, repond lo prussien.

— Eh bin, totsi la man, fâ lo français ! Et dinsè de, dinsè fé ; font veni dozè botolhiès dè champagne que vaissent à ti cliâo qu'étiont perquie ; et tot lo mondo trinquâ à la santé dâo perdant que dévessâi payi la ribotte.

Tot fut bintout prêt. Lo prussien copâ on bon cartâi dè ruti et lo français eimbardouffâ ou bocon dè pan avoué dè la moutarda dzauna, après quiet sè chitont l'on découtè l'autro, avoué lo tsin devant leu. Dévessont teni la pedance derrâi lâo dou et âo coumandémeint dè *trâi* ! la preseintâ âo tsin.

— *Yion* ! fâ lo français, et tot lo mondo sè lâivè po vaurè cein qu'allâvè arrevâ.

— *Dou* !..., et *Trâi* !

A l'avi dâo tràî, lo prussien teind son ruti, tandi que lo français qu'étâi vi qu'on pesson, appliqué, asse râi que n'einludzo, se n'eimbardouffâie dè mou-

tarda dézo la quiua dâo tsin, que ma fâi lo pourro bougro que cheint qu'ouquîè lo pequâvè per lé, laissè lo ruti que coumeincivè dza à agaffâ, po allâ sè letsi pè derrâi, que tot lo mondo coumeincâ à sè crévâ dè rirè, et l'officier prussien dût pâyi lo champagne.

L'OUBLIEUX

III

Huit jours s'étaient écoulés depuis que Bryen O'Moor, rappelé chez son père pour les fiançailles de son frère aîné, avait débarqué à Anglesey dans la barque de Colas Croc, quand, par une belle et radieuse après-midi d'automne, il revint à Menay. Ce n'était plus le joyeux Bryen d'autrefois. Il était sombre et paraissait désespéré. Colas ayant été pris de douleurs violentes pendant la semaine précédente, c'était Ammonic qui faisait le service du passage à la place de son père.

La pauvre fille aussi était sombre. Elle avait depuis huit jours la mort dans l'âme. En voyant reparaitre Bryen, elle comprit qu'il était malheureux. Elle n'osa l'interroger tout d'abord, mais quand la barque s'éloigna de terre et qu'elle le vit se détourner brusquement en essayant une larme, elle n'y tint plus.

— Vous souffrez, Bryen?... dit-elle d'une voix affectueuse.

— Il se tourna vers elle et, touché du regard sympathique qu'il rencontra dans les yeux clairs et profonds de cette compagne de ses jeux, il lui dit :

— Oui, je souffre, Ammonic, je souffre tout ce qu'un homme peut souffrir...

— Et s'interrompant :

— Laisse-là ces rames, pauvre enfant, c'est une dure manœuvre pour des mains de femme, et il me peine de voir mon amie d'enfance se fatiguer ainsi pour moi... Donne-moi les rames, te dis-je!

Laissez Bryen... que ce soit pour vous ou pour un autre, qu'importe ma fatigue?... Je suis heureuse que ce soit pour vous.

— Oui... tu es bonne, toi!...

Il lui prit les rames des mains, et tandis qu'assise en face de lui, le menton dans sa main, elle le regardait tristement et affectueusement, il reprit :

— Ammonic, sais-tu le nom de celle qu'Athol épouse?

— Non, Bryen.

— C'est elle... Mona... Mona que j'aimais et qui m'aimait autrefois... Oh! fou que j'ai été! J'avais bien besoin de quitter la maison de mon père et de m'en aller courir après la gloire sur les mers!... La gloire!... voilà ce qu'elle coûte!... On revient au foyer où vous attendait l'amour... et l'amour est parti... Un autre a pris ce cœur de femme. Est-ce que je n'aurais pas dû songer à cela, qu'Athol demeurant près d'elle et la voyant chaque jour, elle m'oublierait pour lui et deviendrait traîtresse à sa parole: O Mona!... qui m'eût dit cela que votre bouche mentirait ainsi!... que les mêmes serments d'amour que nous avons échangés vous et moi si souvent, vous pourriez, des mêmes lèvres et du même accent sans doute, les redire à un autre... Et cet autre, c'est mon frère!...

— Athol est l'ainé... prononça gravement Ammonic.

— Oui, c'est cela, vois-tu. Athol est l'ainé... c'est pour cela, sans doute. Elle n'a pas voulu du pauvre cadet sans fortune... elle a pris l'ainé parce qu'il sera riche, parce qu'il aura tout, le titre et la terre... La petite fille aimait Bryen. La femme aime Athol.

Et laissant un moment les rames glisser sur la crête des vagues, il tendit le poing vers la côte d'Anglesey.

— O femme perverse, menteuse et frivole!... cria-t-il avec rage.

— La barque abandonnée tourna sur elle-même.

— Oh! prend garde, Bryen! dit doucement Ammonic.

Déjà la côte de Menay devenait plus visible. On voyait le sable blanc des grèves et les entassements de roche sombre. Le soleil frappait d'un rayon éclatant la terre verdoyante encore malgré l'automne. La brise apportait comme des parfums d'arbres odoriférants, et les goëlands, au vol infatigable, décrivaient de grands cercles à la surface des flots.

Bryen avait ressaisi les rames. Ammonic le regardait, penché sur ses avirons, et suivant de tout le haut du corps leur mouvement cadencé. Parfois les cheveux du jeune homme venaient effleurer ceux de la fille du passeur.

Un moment, ils se regardèrent, et Bryen lut dans les yeux d'Ammonic la plus tendre compassion.

— Tu es bonne, toi... dit-il pour la seconde fois.

Elle releva la tête, et la joue ardente d'émotion, les lèvres tremblantes, elle demanda :

— Bryen, n'est-il au monde que Mona pour te rendre heureux?

— Je l'aime! dit Bryen.

Elle baissa son front charmant un moment, puis soudain, comme emportée par une volonté plus forte que sa volonté :

— Mais elle... elle ne t'aime pas, Bryen!

— Elle ne m'aime plus, hélas!... dit tristement le jeune homme.

— Elle ne t'a jamais aimé... Laisse-moi dire... Non, elle ne t'aime pas, elle ne t'a jamais aimé, puisque, pouvant être ta femme, elle a pu consentir à n'être jamais que ta sœur. Ta femme, Bryen!... Ah! si tu m'avais aimée, moi, je ne t'aurais pas oublié...

Oui, quand tu aurais dû ne jamais revenir, j'aurais passé ma vie à me souvenir!...

Elle se tut brusquement. Bryen, très oppressé, la regarda. Elle était si belle et si touchante dans son humble attitude, que son cœur en fut tout remué. Tous ses souvenirs d'enfance lui revinrent à la fois, et cette remontée d'idylles champêtres et naïves lui apporta au cœur une sensation suave et délicieuse... Exalté par sa récente désillusion, plus encore peut-être par la situation étrange où ils se trouvaient tous les deux, ému par cette beauté chaste et fière, il se pencha vers elle :

— Ammonic, si je reviens quelque jour, et que mon cœur puisse être consolé, c'est auprès de toi que je viendrais chercher le bonheur, dit-il.

Elle jeta un cri et joignit les mains. Le rêve de sa vie, qui s'appelait Bryen, allait-il donc devenir réalité?

(A suivre.)

THÉÂTRE. — Demain dimanche,

Niche,

opérette en trois actes. Musique de Boulard.

L'Homme n'est pas parfait,

vaudeville en 1 acte.

Bureaux à 7 h. 1/2. — Rideau à 8 h.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET

Rue Pépinet 3, Lausanne.

Enveloppes électorales, livrées promptement; cartes de visite et de commerce, factures, têtes de lettres et autres petits travaux d'impression. — *Agendas de poche et de bureaux pour 1885.* — Registres, copie de lettres, presses à copier.

LAUSANNE. — IMP. GUILLOU-DHOWARD & C^{ie}.